

Paul CLÉMENT

**CREUSE LA
MORT**

© Paul Clément, Post-Apo Éditions, 2016

ISBN : 979-10-97294-10-6

<http://www.copyrightdepot.com/cd77/00055453.htm>

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite de l'auteur, est illicite.

Post-Apo Éditions
59144 Wagnies-le-Grand
contact@paul-clement.com
www.paul-clement.com

Couverture et design : Arthur Clément
www.dw04.fr

À tous ceux qui ont toujours cru en moi.



I

Le trou est apparu pendant la nuit. Hier il n'était pas là, j'en suis convaincu. J'ai bien failli ne pas le voir, presque masqué par les épais massifs de pyracanthas qui bordent l'allée menant à la maison. Mais les lourdes grappes de boules rouges, refusant de le dissimuler, se sont comme écartées pour me le dévoiler.

Le moteur de ma voiture ronronne derrière moi. Arrêté en plein milieu du chemin, le véhicule s'impatiente, lui qui était prêt à me conduire au travail. Cela fait plusieurs minutes que je me tiens au bord du trou, ne trouvant aucune explication à sa présence dans mon jardin. À mi-distance entre mon domicile et la petite route départementale sur laquelle débouche l'allée, cet étrange rectangle brunâtre n'a pas de raison d'être. La mairie a-t-elle commencé des travaux de rénovation des canalisations ? Ou bien une gaine électrique est-elle défaillante ? Pourtant, je sais bien que ni tuyaux ni fils ne sont enterrés sous cette terre argileuse dans laquelle ma femme s'évertue à faire pousser toutes les plantes sur lesquelles elle met une main pas toujours verte.

Et où sont les engins, les outils ? Il n'y a rien. Ce trou. Un tas de terre fraîchement retournée. Pas la moindre

trace d'un ouvrier qui, par une quelconque folie, serait venu travailler en pleine nuit. Rien.

Je m'accroupis. La vue de cette petite fosse, profonde de seulement une quarantaine de centimètres, me dérange. Sa présence inexplicable m'inquiète, certes. Mais c'est sa forme parfaite qui me perturbe le plus. Ses bords sont d'une régularité incroyable, taillés avec une précision redoutable. Pas une motte n'ose gonfler le ventre pour dépasser ses sœurs. Étonnamment alignées, elles forment un ensemble plat et régulier. Je passe la main sur la terre. Elle s'effrite aussitôt et dégringole au fond du trou. L'ensemble perd immédiatement sa singularité. Je gratte à nouveau l'argile puis me relève en soupirant. Tout cela s'expliquera bien assez vite. J'hésite à faire demi-tour, à prévenir ma femme mais j'y renonce. Si des agents municipaux débarquent sans prévenir sur notre pelouse, elle sera la première à sortir en hurlant.

Je regagne alors ma voiture. Le chauffage a bien fonctionné et c'est un air chaud et bienvenu qui m'y accueille. Je ne m'en étais pas rendu compte : je suis frigorifié. L'hiver est particulièrement rude cette année et le thermomètre peine à sortir des négatifs. Comment ai-je pu rester dehors aussi longtemps sans ressentir ce froid glacial ? Je jette un œil vers le trou puis enclenche la première. Les graviers du chemin crissent sous les roues et la voiture se met en mouvement. Je roule au pas, le regard oscillant entre le rétroviseur où le reflet du trou s'obstine à s'accrocher et la route qui s'étire devant moi. J'arrive enfin au croisement. Personne. Je pars en trombe sur la départementale. L'étrange fosse disparaît enfin.

Je n'ai qu'une vingtaine de kilomètres à parcourir pour rejoindre la ville où je travaille, la plus proche de chez moi. Quand nous avons emménagé ma femme et moi, nous savions qu'habiter à la campagne aurait ses inconvénients. Prendre la voiture tous les jours pour aller

à un boulot qui ne nous comble pas. Parcourir plusieurs kilomètres pour aller acheter la moindre bricole pour dépanner. Devoir conduire pour faire à peu près tout et n'importe quoi. Mais rien ne vaut le calme qui pèse sur les environs. Le plaisir de n'avoir qu'un pas à faire pour profiter de la nature, de la forêt qui s'étend, humide et épaisse, derrière la maison.

Comme à mon habitude, j'allume la radio à la recherche d'une station pas trop rébarbative. Pour une fois, je m'attarde quelques secondes sur une chaîne d'infos. Le paysage défile, simple succession de poteaux électriques se découpant en alternance sur fond boisé et champs en jachère.

La bande FM diffuse quelques actualités d'une banalité consternante. Des accidents liés aux épaisses couches de verglas qui ont envahi les routes cet hiver. De nouveaux attentats à Kaboul. Un conseil sur le climat qui n'a abouti qu'à un pied de nez supplémentaire à l'environnement. Des informations toutes aussi déprimantes les unes que les autres. Puis la journaliste, qui relaie ces messages d'une voix monocorde dépourvue de sentiments, suscite enfin mon intérêt :

— ...un fait divers aussi surprenant qu'inhabituel. Plus d'une cinquantaine de vaches auraient été retrouvées mortes dans une exploitation laitière du Limousin. Selon la gendarmerie, les animaux auraient été dépecés intégralement dans la nuit de mercredi à jeudi. Leur propriétaire qui a fait la macabre découverte se dit choqué et assure n'avoir jamais vu une chose aussi effroyable. Les autorités privilégient la piste d'un acte de barbarie. La possibilité d'une attaque par des animaux sauvages a été écartée très rapidement devant l'ampleur de ce qui est décrit comme une boucherie de grande envergure. Nous reviendrons prochainement sur cette affaire qui secoue déjà toute la communauté des éleveurs de France.

La commentatrice enchaîne avec un autre sujet toujours sur le même ton d'indifférence. Je pousse un soupir. Quel groupe de malades a bien pu commettre un acte pareil ? Je les imagine, menottes aux poignets, se défendre d'un prix de la viande trop élevé ou bien plaider la démence pour finalement sortir de prison quelques années plus tard pour bonne conduite.

— Quel pays de tarés.

J'approche de la ville et la campagne laisse place à des édifices toujours plus imposants. Bientôt je serai au bureau. Les bâtiments commencent à pulluler et les derniers pâturages disparaissent au profit d'un béton omniprésent. Le gris chasse le vert et mon arrivée prochaine au travail n'arrange en rien mon humeur déjà bien altérée par la découverte du trou.

Je m'engage dans la rue où se situe l'agence et me concentre pour afficher un air neutre et me débarrasser de ces traits contrariés qui hantent mon visage depuis le matin. Mon faciès de travail enfilé, j'entame un créneau entre deux voitures, forcément mal garées, à une trentaine de mètres du bureau. Je devrais me réjouir d'être si proche. Le véhicule recule en douceur, je m'applique mais rate ma manœuvre. Je m'y reprends et échoue encore. Quelqu'un klaxonne. Agacé, je sors complètement de la place, qui semble rire en me voyant prendre la fuite, et m'éloigne. Dans le rétroviseur, je vois la voiture qui me suivait se garer tranquillement. Je la reconnais alors. La Mercedes de mon patron. Je l'insulte mentalement et rejoins le parking le plus proche à trois cents mètres en essayant de garder le sourire niais que je serai obligé d'afficher toute la journée ; même lorsque mon boss me rappellera, d'un air narquois, mon échec de manœuvre automobile.

Je tourne en rond cinq minutes et trouve enfin une place en bataille. Je m'y engouffre sans problème.

Je prends une grande bouffée d'air chaud et sors dans le froid hivernal. Il me mord la peau des mains immédiatement et je m'empresse de les glisser dans les poches de mon blouson. La froideur agressive et indélicate les poursuit jusque sous le tissu. Je me mets à courir, maintenant pressé de rejoindre le fauteuil confortable et l'air surchauffé de mon bureau. Je slalome entre les détritiques et les crottes de chien gisant sur le trottoir et arrive enfin face à la devanture bleue et blanche de l'agence. Je pousse un dernier soupir et entre, sourire de convenance accroché au visage.

Christine, qui s'occupe de l'accueil, me repère aussitôt et me gratifie d'un bonjour chaleureux auquel je réponds par un geste amical. Je m'avance vers elle, prêt à m'enfermer pour le restant de la journée et à voir les clients se succéder avec leurs problèmes toujours plus dramatiques, puis m'immobilise brutalement. Je fixe cette cage d'acier et de verre où se trouve mon bureau et repense au trou. Je réalise enfin ce qui me dérange : il a tout d'une tombe.



II

Les barres d'acier et les vitres de ma prison professionnelle observent les clients défiler sans s'en soucier. Il y a ceux, souvent jeunes, que la vie n'a pas encore brisés. Ils sont pleins de rêves et de projets pour le futur. Les couples se regardent avec des yeux amoureux, se tiennent la main lorsqu'ils évoquent la maison qu'ils veulent faire construire.

À tous, je souris. J'entre dans leur jeu du bonheur, et je leur accorde le crédit qu'ils désirent. Sur vingt, trente ans. Rien n'entache leur joie. Ils ressortent radieux, prêts à voir une somme faramineuse leur être versée, oubliant les années qui suivront, rythmées par les ponctions sur leurs comptes en banque.

Puis il y a les autres. Ceux déjà écrasés par le poids de leurs crédits. Ceux dont les cartes bancaires sont bloquées du jour au lendemain. Les éternels « à découvert ».

À eux aussi, je souris. Je leur tiens toujours le même discours : je suis là pour eux, pour les aider à trouver une solution. Au départ, ils sont réticents, certains essaient de m'apitoyer, pleurent, avant de capituler et de repartir avec un nouveau produit financier sur le dos. Le temps de sortir la tête de l'eau, quelques mois ou quelques

semaines, une belle perfusion dorée. Ils s'en vont mais reviendront très vite.

Il est déjà midi passé et le dernier client de la matinée quitte enfin mon bureau. Il a souscrit un crédit, remboursement différé sur cinquante ans. L'assurance de se faire vampiriser toute une vie.

Je le regarde traverser l'accueil, saluer Christine d'un air ravi, et disparaître par la porte automatique. Je me laisse tomber au fond de mon fauteuil en soupirant. Un œil sur l'écran de mon ordinateur, je consulte mon agenda de l'après-midi. Tous les créneaux sont remplis et les petites cases affichent, sur un fond rouge, un nom de famille et un numéro de client. Du rouge partout. Pas un vide.

L'image du trou refait alors surface dans mon esprit. Toujours aussi parfait et hypnotisant. Je me saisis du téléphone, posé près du présentoir à brochures, familles souriantes sur la couverture, et commence à composer le numéro de chez moi quand la porte s'ouvre. Il n'y a qu'une seule personne qui ne frappe pas avant d'entrer.

— Ah Fred ! Qu'est-ce que t'as foutu ce matin ? me demande mon boss, les sourcils levés, lui donnant un air imbécile.

— Bonjour Pierrick, je lui dis, soulignant avec peu de subtilité la rudesse de son entrée. Que voulez-vous dire ?

Je vois très bien de quoi il parle.

— Ouais salut, marmonne-t-il avant de retrouver une expression amusée. Tu sais pas te garer, alors ?

Il s'assoit sur le bord de mon bureau.

— Ah ça. Oui. Je me suis raté, je lui réponds tout simplement, avouant immédiatement mon échec et ne cherchant pas d'excuses pour ne pas lui donner de raisons de s'appesantir sur mon cas.

— J'espère que tu es plus doué pour vendre nos produits, ajoute-t-il dans une dernière tentative de me vexer,

visiblement frustré de ne pas pouvoir s'amuser plus longuement. N'oublie pas, tu pourrais être employé du mois. Parce que conducteur, c'est raté.

Il plonge ses yeux dans les miens espérant y trouver une quelconque trace de gêne mais je maintiens un regard froid et détaché. Il soupire.

— Bon, allez, au boulot ! s'exclame-t-il pour conclure.

Il s'éclipse en laissant la porte ouverte et s'éloigne vers le poste d'accueil où il se penche au-dessus de Christine.

— Pauvre connard.

Je me lève, attrape mon blouson qui m'attend sur le portemanteau, sombre témoin de mes interminables rendez-vous, et quitte la pièce. Mon patron se tient toujours près de la jeune secrétaire, le regard indubitablement plongé dans son décolleté. Christine n'ose pas s'écarter et continue à taper sur le clavier de l'ordinateur, tâchant d'oublier cette présence gênante dans son dos.

— Attention aux voitures, me lance-t-il en me voyant approcher de la porte.

Je ne lui prête pas attention et sors. Le froid me saisit immédiatement et je serre les dents en traversant la route étonnamment déserte.

La clochette du café indique bruyamment mon arrivée et je file directement à ma table habituelle, au fond de la salle, là où une étroite fenêtre donne sur une rue parallèle à celle de l'agence. De là, je ne vois plus la devanture de la banque. Je peux enfin manger en paix. J'essaie de penser à autre chose, d'oublier les problèmes du boulot. Le garçon ne met habituellement que quelques minutes à me servir. Nous nous sommes mis d'accord et il m'apporte un plat différent chaque jour de la semaine. Parfois, quand j'ai le temps, je prends un café et discute avec lui. Autant dire que je ne sais pas grand-chose de sa vie.

Je plonge la main dans la poche de mon blouson à la recherche de mon portable et la ressors bredouille. Je fouille les autres poches de la veste mais n'y trouve rien. Je réalise que je l'ai laissé sur le bureau, à l'agence. Je devrai attendre avant de prendre des nouvelles de Renée. J'hésite à me lever et à retourner le chercher. Quelqu'un est-il venu travailler près du trou ? L'envie de la contacter et de lui poser la question grandit en moi quand un bruit sec me tire de mes pensées.

Le serveur se tient à mes côtés, un plat de raviolis maison devant moi. Il essuie la sauce qui a giclé sur la table.

— Pardonnez-moi monsieur Urbin, j'ai failli trébucher sur la chaise d'à côté, me dit-il d'un air gêné.

— Plus de peur que de mal, je lui réponds en souriant.

Il s'excuse encore une fois et s'éloigne d'un pas nonchalant, son chiffon glissé sous le bras. De la vapeur s'échappe de l'assiette et monte jusqu'à mon visage. Elle le caresse et un doux fumet entre dans mes narines. Raviolis au saumon. Ce n'est pas de la grande gastronomie mais les plats sont copieux et abordables. Comme les autres conseillers, qui mangent régulièrement ensemble, je pourrais moi aussi m'offrir un repas bien plus prestigieux mais cet endroit me rassure et m'apporte un calme que les restaurants branchés me refuseraient. Son cachet austère, ses piliers de comptoir toujours assis sur les mêmes tabourets, sa décoration surprenante et sa carte rapidement imprimée sur une feuille A4 glissée dans une pochette plastique, tout cela me tranquillise. Je m'y sens bien.

Je plonge ma fourchette dans l'assiette et la glisse dans ma bouche. Je regrette immédiatement de ne pas avoir soufflé dessus alors que la langue me brûle ardemment. Je plaque une main contre mes lèvres et laisse la chaleur s'échapper en exhalant. L'intérieur de ma bouche

s'apaise et le goût de l'aneth se fait enfin sentir. Je prends mon temps pour terminer, laissant mon regard se porter d'un objet de décoration à un autre. Je me surprends à chaque visite à découvrir un détail, tel ce petit masque vénitien fixé derrière le comptoir que je n'avais jamais remarqué. Une nouveauté peut-être. Soudain, ma montre émet une sonnerie agaçante. Il est déjà treize heures. L'heure d'y retourner. J'écarte l'assiette, enfile mon blouson et me dirige vers la sortie. Je salue le serveur qui sert un verre de rouge à un habitué.

— Vous mettez ça sur mon compte ?

— Bien sûr.

Et j'entre à nouveau dans le froid, préparant mon sourire de convenance. Je m'empresse de traverser la chaussée en évitant les conducteurs énervés qui s'y succèdent, eux aussi en route pour leur travail. Puis c'est le retour dans l'air surchauffé de la banque. Encore une série de clients qui s'annonce. Et surtout, le visage de cet idiot qui me regarde :

— Pas d'accident alors ?